

# La Dent et la Plume. Quelques morceaux choisis

## Tooth and Pen. Some selected pages

Jean-Pierre Fournier\*

---

### Mots clés

- ❖ Littérature
- ❖ Apologue
- ❖ Ellipse
- ❖ Témoignage

### Résumé

Les origines de la Littérature et de l'Art dentaire sont définies. Il est proposé ensuite quelques exemples où l'art dentaire est présent dans la littérature écrite au travers des genres différents comme le roman, les mémoires, les légendes, le théâtre. Puis avec l'analyse de quatre cas, nous étudierons successivement, l'apologue, l'ellipse narrative, le témoignage personnel et la construction historique.

---

### Keywords

- ❖ Literature
- ❖ Moral fable
- ❖ Ellipse essay
- ❖ Testimony

### Abstract

The definitions on the origins of Literature and dental Art are established. Several examples are found where dental art is present into written literature as fictions, statements, legends, theater. And then, with 4 instances, successively we will study moral fable, ellipse essay, personal testimony and construction of an historical novel.

---

Quand est arrivé l'appel à communication sur le sujet « Art dentaire et Littérature » on était dans la période de l'attribution du Prix Nobel de Littérature à Bob Dylan. La polémique s'installa bien au-delà des cercles germanopratsins pour savoir ce qu'on entendait par « *Littérature* ». Or, si l'on peut se faire « souffler la réponse par le vent [the answer is blowing in the wind] », il peut être préférable de nous en remettre à l'opinion d'un Prix Goncourt ce qui est quand même la récompense la plus prestigieuse des lettres françaises. Pascal Quignard dans *Les Larmes* (2016) nous indique très précisément que la première œuvre de la littérature française date du 12 février 881 où à Valenciennes est adaptée la Cantilène de Sainte Eulalie, poème latin de 29 vers en décasyllabes noté en lettres carolines sur un manuscrit en peau de cerf non grattée, d'où son nom « *Libellus pilosus* ». Littera, litteratura, littérature, la chose écrite a connu plusieurs sens à travers les siècles, mais l'on pourrait se mettre d'accord sur la définition suivante : « l'exploitation des ressources de la langue écrite et orale comportant une dimension esthétique ». Quant à l'Art dentaire, c'est notre terrain de jeu favori. Il a la particularité d'être un art (une *teckné*/τέχνη) dérivé de la médecine, qui avec la philosophie sont arrivées plus tardivement après la grammaire, la rhétorique, la dialectique, les arts des chiffres comme les mathématiques ou la musique. Mais c'est aussi une *poïesis* (ποίησις) au sens aristotélien qui est une façon de faire en fonction d'un savoir, qui peut être la production d'un objet artificiel, et là on pense bien sûr à la prothèse. On pourra réfléchir sur le fait que l'Art dentaire contient la notion de progrès à travers les âges

(environ 3500 ans si l'on se fie au papyrus Smith / Ebers), alors que la littérature est une fin en soi. Envisageons quelques thèmes parmi les plus significatifs, où l'Art dentaire est présent dans la littérature.

### De Trop aux Mémoires de Marguerite Périer

Cela peut être une source d'inspiration. Jean-Louis Fournier (simple homonymie) dans une interview dit qu'il a décidé d'écrire son roman « *Trop* » (2014) après avoir voulu acheter une brosse à dent. « Dans le supermarché il y avait 11 mètres de brosses à dents, il devait y avoir 500 ou 600 brosses de toutes les formes et de toutes les couleurs. Je n'allais pas acheter les 600, pour les essayer, il m'aurait fallu 600 jours, presque 2 ans ». En remontant le temps voyons ce que dit Marguerite Périer nièce de Blaise Pascal, dans ses mémoires (*Lettres, Opuscules et Mémoires*,) à propos de son oncle : « ... il arriva qu'il lui vint un très grand mal de dents. Un soir où M. le Duc de Roannez le quitta dans des douleurs très violentes il se mit au lit, et son mal ne faisant qu'augmenter, il s'avisait, pour se soulager, de s'appliquer à quelque chose qui pût lui faire oublier son mal. Pour cela il pensa à la proposition de la Roulette faite autrefois par le P(ère). Mersenne, que personne n'avait jamais pu trouver et à laquelle il ne s'était jamais amusé. Il y pensa si bien qu'il en trouva la solution et toutes les démonstrations. Cette application sérieuse détourna son mal de dents, et quand il cessa d'y penser il se sentit guéri de son mal.

---

\* 6 rue du Général de Castelnau. 75015 Paris, [fournierjpc@gmail.com](mailto:fournierjpc@gmail.com)



Figure 1. Monument de Gourier à Clermont-Ferrand.

M. de Roannez étant venu le voir le matin, et le trouvant sans mal, lui demanda ce qui l'avait guéri. Il dit que c'était la Roulette qu'il avait cherchée et trouvée ». Alors qu'est-ce que la Roulette de Pascal. (fig.1). En mathématiques, une roulette est une cycloïde, c'est-à-dire la trajectoire d'un point sur une courbe cyclique dans l'espace. Exemple : la valve d'une roue de vélo en déplacement. La résolution du problème faisait l'objet d'un défi entre scientifiques, doté d'un prix. Pour nous le terme polysémique de roulette prend une résonance particulière, car avant la généralisation de la turbine à air et du microtour dans la fin des années 60, c'était vraiment ce qui caractérisait notre métier. En effet la mise en action de nos instruments rotatifs était assurée par un ingénieux système multidirectionnel à cordes, relayé par des poulies qui dans l'imagination populaire étaient devenues des « roulettes ».

### Rhapsodie pour une dent creuse

Abordons maintenant le genre du Polar. « *Rhapsodie pour une dent creuse* » de Régis Delicata (Grasset.2012) est un premier roman dont le personnage principal exerce le métier insolite de trouveur d'objets introuvables pour collectionneurs extravagants. Complètement loufoque, truffé de références et d'allusions cinématographiques, pas très bien écrit dans un style culture confiture, l'originalité qui nous intéresse réside dans la quête du héros : aller dans un cimetière de Los Angeles, y chercher et revenir à Paris avec le dentier de Robert Mitchum ! Rien n'indique que l'acteur de « *La Rivière sans retour* » avait un dentier, mais le point de vue du parodontiste est qu'un grand buveur et grand fumeur comme lui, semble un bon candidat à la prothèse totale. Roman insolite donc... mais plausible. Une trouvaille dans les expressions : « ... il avait les molaires en arrêt maladie ».

### La dent d'Hercule Petitgris

Voyons maintenant du côté du père d'Arsène Lupin. Dans une nouvelle de 1924, « *La dent d'Hercule Petitgris* » Maurice Leblanc nous livre une intrigue



Figure 2. Geoffroy la Grand'dent.

policière. Le personnage dont l'association nom / prénom constitue un oxymore en soi est un détective alcoolique, ancien policier révoqué au caractère insipide et paresseux. Il réussit à s'imposer au ministre de l'Intérieur pour résoudre une enquête, recommandé par le Président du Conseil en personne. Mais il a une particularité : « le coin gauche de sa bouche se retroussa en un petit rire silencieux qui découvrit une canine démesurée, une canine de bête féroce ». Leblanc se sert de cette canine dont il dit qu'elle est : « acérée, très blanche, longue comme une dent de bête fauve », pour faire monter d'un cran la dramaturgie et annoncer que son personnage va prendre une décision ou agir. Elle est à la fois « féroce, méchante, satanique, arrogante, énigmatique, diabolique, effroyable ». Mais quand il triomphe dans la résolution de l'enquête, « la dent luit, pointe de plus en plus, devient énorme et implacable ».

### Geoffroy la Grand'dent et Dracula

Abandonnons le genre policier, mais restons sur le sujet du macrodontisme par le biais des Légendes. Dans le Poitou existe la légende de « *Geoffroy la Grand'dent* ». (fig.2). C'est un personnage violent et farouche qui vécut de 1150 à 1224. Il s'agit de Geoffroy II de Lusignan. On trouve sa trace dans *Pantagruel* (Livre 2, chapitre 5). Sa vie fait l'objet d'un roman de Jean d'Arras en 1387 imprimé pour la première fois en 1500, traduit en allemand et en italien. On trouve Geoffroy sur des tableaux, des gravures, des sculptures plus ou moins fantaisistes. Il est présenté comme le fils de la célèbre Mélusine qui serait l'aïeule et protectrice de la maison de Lusignan. Sa description est celle-ci : « ... dit la Grand'dent parce qu'il avait une dent énorme qui lui sortait de la bouche comme un sanglier ». La légende de Dracula, à présent. Il n'est pas question de reprendre ce sujet archiconnu, mais bien de signaler une curiosité. La salive des chauves-souris vampires dont il est question dans le roman, contient une glycoprotéine nommée Draculine, forte de 411 acides aminés qui agit sur les facteurs IX et X de la coagulation ; c'est de fait un anticoagulant puissant utilisé en cardiologie. Le Pr Fabiani, patron du service de chirurgie cardiaque à l'hôpital Pitié-Salpêtrière consulté,

n'a malheureusement pas pu nous le confirmer. Enquête en cours.

## Oh les beaux jours !

Mais en littérature, il n'y a pas que le roman, faisons maintenant un détour par le Théâtre. Dans « *Oh les beaux jours* ! » de Beckett, à l'acte I Winnie dans son long monologue caractéristique de la pièce, nous détaille son hygiène buccale, examine ses dents et sort de son sac à main un tube de dentifrice aplati et une brosse à dent « solennellement garantie pure soie de porc ». Sachant que cette pièce a été créée en 1961, nous avons un témoignage des critères de fabrications des brosses de cette époque : il s'agissait quasiment d'un dogme, rien ne pouvait surpasser le sanglier ! Nous savons maintenant grâce à la microscopie que ces poils présentaient bien des inconvénients au contact de l'émail, des gencives et du milieu salivaire, mais c'est une autre histoire...

## Marathon man et Quelques messieurs trop tranquilles

Dérivons un peu plus vers le Cinéma, mais pour éviter d'être accusé d'hors sujet, abritons nous derrière Jean Cocteau qui disait : « Le cinéma, c'est l'écriture moderne dont l'encre est la lumière ». Nous avons tous en mémoire la fameuse scène de *Marathon man* (de John Schlesinger, 1976) où Dustin Hoffman ficelé sur le fauteuil dentaire s'apprête à subir la torture d'un clone de Mengele. Si certains plans ont été enlevés à la suite de la réaction du public lors de la projection test, car jugés trop violents, prenons garde aux effets d'une traduction. Dans la version française, le tortionnaire répète sur un ton doucereux : « C'est sans danger », ce qui pourrait être de nature à rassurer notre héros ; mais la version américaine est tout autre. Le bourreau pose une question : « Is it safe ? » ce qui amène le malheureux à s'interroger, renforçant ainsi sa terreur. Lâchons le registre dramatique pour le comique. Dans *Quelques messieurs trop tranquilles* (1972), Georges Lautner dont ce n'est pas vraiment le meilleur film, fait dire à un agriculteur du Lot incarné par Paul Préboist : « Un tracteur c'est comme une brosse à dent, ça ne se prête pas ! ».

## Histoire des Oracles

### HISTOIRE

DES

### ORACLES.

PAR M.

DE FONTENELLE,

DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

Nouvelle Edition revue & corrigée  
par l'Auteur.



A. LA HAYE,  
Chez GOSSE & NEAUME.  
MDCCLXXXVIII.

Figure 3. Fontenelle,  
*Histoire des Oracles.*

À présent, il convient d'adresser une autocritique. Si toutes ces évocations dentaires servent le parti du romancier, du dramaturge, du cinéaste, aussi originales qu'elles soient, on reste quand même dans le domaine de l'anecdotique, loin du cœur de la littérature. Aussi analysons quatre morceaux choisis où la Littérature et l'Art dentaire se répondent mutuellement. Etudions maintenant l'exemple dans lequel l'Art dentaire sert la littérature par un apologue. Bernard Le Bovier de Fontenelle écrivant en 1687 *l'Histoire des Oracles*, fait une démonstration en trois parties. (fig.3). Le texte : « Il serait bien difficile de rendre raison des histoires et des oracles que nous avons rapportés, sans avoir recours aux démons, mais aussi tout cela est-il bien vrai ? Assurons-nous bien du fait, avant de nous inquiéter de la cause. Il est vrai que cette méthode est bien lente pour la plupart des gens, qui courent naturellement à la cause, et passent par-dessus la vérité du fait ; mais enfin nous éviterons le ridicule d'avoir trouvé la cause de ce qui n'est point ». La thèse de l'auteur est donc posée en introduction. « En 1593 le bruit couru que les dents étant tombées à un enfant de Silésie, âgé de sept ans, il lui en était venu une en or, à la place d'une de ses grosses dents. Hortius, professeur de médecine dans l'université de Helmstad, écrivit en 1595 l'histoire de cette dent, et prétendait qu'elle était en partie naturelle, en partie miraculeuse, et qu'elle avait été envoyée de Dieu à cet enfant pour consoler les chrétiens affligés par les Turcs. En la même année afin que cette dent ne manquât pas d'historien, Rullandus en écrit encore l'histoire. Deux ans après Ingolstetus, autre savant écrit contre le sentiment que Rullandus avait de la dent d'or et Rullandus fait aussitôt une belle réplique. Un autre grand homme nommé Libavius ramasse tout ce qui avait été dit de la dent, et y ajoute son sentiment particulier. Il ne manquait autre chose à tant de beaux ouvrages, sinon, qu'il fût vrai que la dent était d'or. Quand un orfèvre l'eut examinée, il se trouva que c'était une feuille d'or appliquée avec beaucoup d'adresse ; mais on commença par faire des livres, et puis on consulta l'orfèvre ». Le récit par le biais des savants aux noms à consonance latine affirme son sérieux. Puis la chute par un retour à une démarche de bon sens achève la démonstration. Vient enfin la morale : « Rien n'est plus normal que d'en faire autant sur toutes sortes de matières. Je ne suis pas si convaincu de notre ignorance par les choses qui sont, et dont la raison nous est inconnue, que par celles qui ne sont point, et dont nous trouvons la raison. Cela veut dire que non seulement nous n'avons pas les principes qui mènent au vrai, mais que nous en avons d'autres qui s'accommodent très bien avec le faux ». Les oracles, superstitions, miracles et événement surnaturels sont donc dénoncés.

## Les Misérables

De l'apologue passons à l'ellipse narrative en étudiant un passage des *Misérables* (Victor Hugo, 1862), Fantine mère de Cosette est pressée d'argent car les cupides Thénardier lui en demande toujours plus pour assurer la garde de son enfant. « Comme elle passait sur la place, elle vit beaucoup de monde qui entourait une

voiture de forme bizarre, sur l'impériale de laquelle, pérerait tout debout un homme vêtu de rouge. C'était un bateleur dentiste en tournée, qui offrait au public des râteliers complets, des opiate, des poudres et des élixirs. Fantine se mêla au groupe et se mit à rire comme les autres de cette harangue où il y avait de l'argot pour la canaille et du jargon pour les gens comme il faut. L'arracheur de dent vit cette belle fille qui riait, et s'écria tout d'un coup : - Vous avez de jolies dents, la fille qui riez là. Si vous voulez me vendre vos deux palettes, je vous donne un napoléon d'or. - Qu'est-ce que c'est que ça, mes palettes ? demanda Fantine.

- Les palettes, repris le professeur dentiste, ce sont les dents devant, les deux d'en haut.
- Quelle horreur ! s'écria Fantine.
- Deux napoléons ! grommela une vieille édentée qui était là. Qu'en voilà une qu'est heureuse !

Fantine s'enfuit et se boucha les oreilles pour ne pas entendre la voix de l'homme qui lui crait :

- Réfléchissez, la belle ! deux napoléons, ça peut servir. Si le cœur vous en dit, venez ce soir à l'auberge du Tillac d'argent, vous m'y trouverez.

Fantine rentra, elle était furieuse et conta la chose à sa bonne voisine Marguerite :

- Comprenez-vous cela ? ne voilà-t-il pas un abominable homme ? comment laisse-t-on des gens comme cela aller dans le pays ! M'arracher deux dents de devant ! mais je serais horrible ! les cheveux repoussent, mais les dents ! Ah ! le monstre d'homme ! j'aimerais mieux me jeter d'un cinquième la tête la première sur le pavé ! Il me dit qu'il serait ce soir au Tillac d'argent.
- Qu'est-ce qu'il offrait, demanda Marguerite,
- Deux napoléons
- Cela fait quarante francs. (note 1)
- Oui dit Fantine, cela fait quarante francs.

Elle resta pensive, et se mit à son ouvrage. Au bout d'un quart d'heure, elle quitta sa couture et alla relire la lettre des Thénardier sur l'escalier. En rentrant elle dit à Marguerite qui travaillait près d'elle :

- Qu'est-ce que donc que cela la fièvre miliaire ? Savez-vous ?
- Oui répondit la vieille fille, c'est une maladie.
- Ça a donc besoin de beaucoup de drogues,
- Oh ! des drogues terribles.
- Où ça vous prend-il ?
- C'est une maladie qu'on a comme ça
- Cela attaque les enfants ?
- Surtout les enfants
- Est-ce qu'on en meurt ?
- Très bien dit Marguerite.

Fantine sortit et alla encore une fois relire la lettre sur l'escalier. Le soir elle descendit, et on la vit qui se dirigeait du côté de la rue de Paris où sont les auberges. Le lendemain matin, comme Marguerite entra dans la chambre de Fantine avant le jour, car elles travaillaient toujours ensemble et de cette façon n'allumaient qu'une chandelle pour deux, elle trouva

Fantine assise sur son lit, pâle, glacée. Elle ne s'était pas couchée. Son bonnet était tombé sur ses genoux. La chandelle avait brûlé toute la nuit et était presque entièrement consumée. Marguerite s'arrêta sur le seuil, pétrifiée de cet énorme désordre, et s'écria :

- Seigneur ! la chandelle qui est toute brûlée ! il s'est passé des événements !

Puis elle regarda Fantine, vers elle, sa tête sans cheveux. Fantine depuis la veille avait vieilli de dix ans.

- Jésus ! fit Marguerite, qu'est-ce que vous avez Fantine ?
- Je n'ai rien, répondit Fantine. Au contraire. Mon enfant ne mourra pas de cette affreuse maladie, faute de secours. Je suis contente. En parlant ainsi, elle montrait à la vieille fille deux napoléons qui brillaient sur la table.
- Ah, Jésus Dieu ! dit Marguerite. Mais c'est une fortune ! Où avez eu ces louis d'or ?
- Je les ai eus, répondit Fantine.

En même temps elle sourit. La chandelle éclairait son visage. C'était un sourire sanglant. Une salive rougeâtre lui souillait le coin des lèvres, et elle avait un trou noir dans la bouche. Les deux dents étaient arrachées ».

Le procédé d'ellipse narrative contribue donc à faire monter l'intensité dramatique ; nous lecteurs comprenons parfaitement ce qui est en train de se passer, mais Hugo nous épargne magistralement la description directe de l'acte.

### *Happy memories of the dental chair* (note 2)

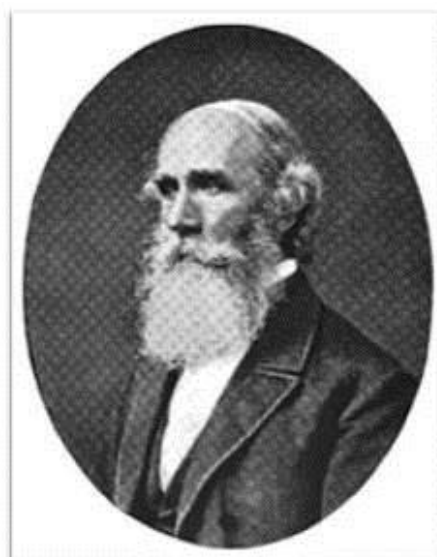


Figure 4. John Mankey Riggs.

Passons maintenant de l'autre côté de l'Atlantique, dans le Connecticut à Hartford plus précisément. C'est là qu'a vécu Mark Twain à la fin du 19<sup>e</sup> siècle. Nous avons tous au lycée étudié ses textes dans nos cours de littérature américaine et ce que l'on retient de lui, ce

sont ses descriptions précises empreintes d'humour. Ces qualités mises au service de l'œil observateur du patient vont nous être précieuses car dans *"Happy memories of the dental chair"* Twain nous révèle être soigné par le Docteur Riggs. Or celui-ci bénéficie d'une double renommée dans notre profession. L'Histoire de l'Art dentaire retient qu'il est connu pour avoir décrit la Riggs' disease et y avoir apporté un traitement. Il s'agit de ce que nous appelons la parodontite chronique. Ce qui est intéressant c'est que Riggs est qualifié comme le premier parodontiste à exercice exclusif aux U.S.A. (Caranza's clinical periodontology. 2014.) et qu'il est le promoteur de l'approche conservatrice (1876) que nous qualifions aujourd'hui de non-invasive. Parfaitement décrit par Twain, le traitement consiste en un curetage profond des tissus durs associé à des actes d'hygiène buccale et de prévention. Il est curieux de noter qu'après une période où nous, parodontistes, avons beaucoup découpé la gencive, sommes revenus à ce type de traitement à l'aube des années 90.

Mais John Mankey Riggs (fig.4) est aussi célèbre pour avoir été l'élève puis l'associé d'Horace Wells et qu'à ce titre il est le premier dans l'Histoire à avoir extrait une molaire cariée sous protoxyde d'azote. En l'occurrence son patient était Wells...soi-même. Twain nous éclaire sur le personnage Riggs : « Il était sombre et vénérable, apparemment humain, soucieux de la douleur d'autrui ». D'un grand calme il pratiquait son curetage de façon régulière et systématique. Il propose au narrateur ce que celui-ci identifie comme du « chloroforme » à inhaler lorsque le traitement devient long et douloureux. Il nous est rapporté aussi que le traitement a duré 2 jours : 9 heures pour le premier jour et 5 heures pour le suivant. Qu'en pense Twain ? Il est très satisfait de son praticien et de ses méthodes. Il note avec humour que Riggs est un bavard, que pendant ses interventions celui-ci décrit la maladie et rapporte en détail les cas qu'il a eu à traiter. Sa seule plainte est que lui, ne peut engager le dialogue et doit se contenter en termes de réponse de quelques borborygmes.

Conclusion : il nous offre un témoignage personnel particulièrement précieux d'une des premières séances de parodontie moderne et de sa justification. Avis du parodontiste : récit sans faute.

### L'arracheuse de dents

Si dans le cas précédent on voit bien comment la littérature apporte des éléments à l'histoire de notre profession, on peut aussi envisager l'inverse, c'est-à-dire comment à partir de l'histoire on peut construire un roman. C'est ce que l'on peut examiner avec l'analyse du livre de F.-O. Giesbert : « *L'arracheuse de dents* » (2016) (fig.5). Le titre déjà au XXI<sup>e</sup> siècle est terrifiant. On comprend tout de suite qu'il va être question d'un personnage redoutable. Et à ce propos nous pourrions passer du Pont Neuf au Quai Conti et proposer une vision lexicale diachronique. Pendant des siècles, il s'est agi d'arracher les dents. Puis le terme a changé, on a extrait les dents ce qui était le cas quand nous avons commencé à exercer. Puis au fil du temps on a pratiqué des avulsions (voir la NGAP). Ce

faisant on voit bien que petit à petit si le signifiant reste le même, le signifié lui s'adoucit. Quant est-il en ce début de siècle ? La tendance pour être moderne est de remplacer le mot par des éléments de langage qui ne sont que des outils de communication. Aussi voici une tentative de néologisme : « faire disparaître un organe dentaire dont l'intégrité anatomo-physiologique est gravement endommagée par des phénomènes physico-chimiques ». Tout de suite cela prend plus d'allure, et la banale extraction redoutée devient un tour de magie appuyé sur une logique scientifique. Qui est donc notre héroïne et quels sont ses mérites ? Le personnage Lucile Bradsok naît en Normandie dans une famille de paysans dans le dernier quart du 18<sup>e</sup> siècle. Confrontée aux horreurs de la Terreur révolutionnaire (y compris le cannibalisme), elle doit quitter précipitamment sa province pour trouver refuge chez un dentiste parisien disciple de notre grand Fauchard. Il lui apprend le métier, elle y montre intérêt et aptitudes, mais comme Lucile a le tempérament un peu vif et qu'elle a tendance à trucidier tous ceux qui ne lui reviennent pas, elle doit constamment se délocaliser dans la hâte. Cela l'amène sur un siècle (elle vivra 100 ans), à soigner les célébrités suivantes : Robespierre, Camille Desmoulins, le vendéen Charrette, Beaumarchais, le dauphin Louis XVII ; à prodiguer ses conseils à Louis XVI et à Marie-Antoinette. Elle ouvre un cabinet à Charlottesville pour le début d'une aventure américaine et on voit alors entre ses mains : Thomas Jefferson, George Washington ; revient en France donne une consultation à La Fayette, puis soigne Napoléon sur l'île d'Elbe ; et retourne aux U.S.A. finir sa vie et mettre 2 balles au général Custer à la bataille de Little Big Horn !



Figure 5. F.-O. Giesbert, *L'arracheuse de dents*.

Quelle est la thérapeutique de Lucile Bradsok ? Giesbert nous parle d'extractions, d'abcès, d'implantation (romancée mais bien réelle dans le traité de Fauchard. Tome1, p375 /391), d'opiat pour blanchir, de pâte antidouleur et d'un produit d'entretien qui ne ronge pas l'émail : la *denticraie* dont elle tient la formule secrète. Tout ce qui est rapporté est vraisemblable, sans faute dans les descriptions et l'on sent bien que Giesbert a puisé largement sur les sites web, mais aussi et surtout dans le traité de Fauchard qu'il a l'élégance ou la ruse épistolaire de citer en notes de bas de page. Les pathologies supposées de ces grands personnages sont conformes à ce que l'on peut trouver sur internet, ex : Robespierre, ou bien sur les tableaux d'époque. On peut cependant prendre l'auteur en défaut. S'il est vrai que George Washington a eu au moins un dentier avec un dispositif à ressorts ; - il se plaint du bruit à Lucile (voir le modèle exposé au Muséum national de la dentisterie Dr Samuel Harris de Baltimore, identifié par le prothésiste fabricant) ; l'examen des portraits disponibles d'Abraham Lincoln ne montre aucun sourire, donc on ne peut pas voir sa denture. Comment affirmer dès lors que celui-ci avait « des dents d'une blancheur éclatante ». La source, si elle existe n'a pas pu être trouvée.

Alors restent un certain nombre de questions qu'il aurait été intéressant de poser à Giesbert qui, contacté chez Gallimard n'a pas répondu. Entre autres, celles-ci : - Pourquoi une femme ? Marotte de Giesbert qui dans son roman précédent prend déjà une femme pour héroïne (*La cuisinière d'Himmler*. Gallimard) et qui réitère dans le suivant (*Belle d'amour*. Gallimard) ? La réponse figure peut-être dans une des critiques littéraires de Jean-Paul Enthoven (Le Point. 03 février 2017), qui taxe Giesbert de « gynéphilie prononcée ». - Pourquoi un dentiste ? On voit bien qu'il s'agit par ce biais d'entrer dans l'intimité des personnages, mais un médecin aurait tout aussi bien pu faire l'affaire.

En conclusion c'est un roman rocambolesque mené à la vive allure de l'héroïne, critiquable car il est mis dans la bouche des personnages des réflexions franchement contemporaines, où l'on voit que les puissants souffrent aussi de maux de dents coupables d'influencer leurs comportements. Notre intrépide

consœur n'est-elle même pas épargnée car elle constate au soir de sa vie qu'elle « n'a plus beaucoup de chaises dans sa salle à manger ». Les pathologies bucco-dentaires répandues de façon universelle, ainsi que leurs différents traitements, font partie de la vie quotidienne et ordinaire de l'humanité. C'est bien pour cette raison qu'on les retrouve dans des genres variés de littérature ; mais quelquefois dans des circonstances opportunes, les littérateurs au gré de leur inspiration font de notre domaine d'activité le motif principal de leur production. Ceci constitue peut-être le titre de gloire de l'Odontologie.

## Notes

1. 440 € au cours actuel.
2. Ouvrage non disponible en France. Nous le mettons volontiers à disposition.

## Bibliographie

- ARRAS d'. J. *Geoffroy la Grand'dent*. Nouvelle édition par Charles Farcinet. Niort. 1895.
- BECKETT. S. *Oh les beaux jours*. Les Editions de Minuit. 1963. Acte I.
- DELICATA. R. *Rhapsodie pour une dent creuse*. Grasset. 2012.
- ENTHOVEN. J-P. Le Point. 03 février 2017.
- FONTENELLE, Le Bovier de. B. *L'Histoire des Oracles*. Gosse et Meaulne. La Haye.1728. Chapitre IV.
- FOURNIER. J-L. *Trop*. Editions La différence.2014.
- GIESBERT. F-O. *L'arracheuse de dents*. Gallimard. 2016.
- HUGO. V. *Les Misérables*. Garnier. p 142.
- LEBLANC. M. *La dent d'Hercule Petitgris*. 1924. Consulté sur Wikisource.
- PERIER. M. *Lettres, Opuscules et Mémoires*. M.P. Faugère. Vaton Libraire-éditeur 1845. p458.
- QUIGNARD. P. *Les Larmes*. Grasset. 2016. p 147 -154.
- TWAIN. M. *Happy memories of the dental chair in Who is Mark Twain ?* Harper Studio. New york. 2010. p 77-85.